
Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale

Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale

Conférences de l'année 2012-2013

Georges-Jean Pinault



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/ashp/1649>

DOI: 10.4000/ashp.1649

ISSN: 1969-6310

Publisher

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Printed version

Date of publication: 1 September 2014

Number of pages: 375-380

ISSN: 0766-0677

Electronic reference

Georges-Jean Pinault, « Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [Online], 145 | 2014, Online since 18 December 2014, connection on 29 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1649> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1649>

Tous droits réservés : EPHE

PHILOLOGIE DES TEXTES BOUDDHIQUES D'ASIE CENTRALE

Directeur d'études : M. Georges-Jean PINAULT

Programme de l'année 2012-2013 : I. *Phonétique et morphologie historiques de l'indo-aryen ancien (védique)*. — II. *Lecture de textes tokhariens*.

I. La première conférence avait pour objectif de donner une formation aux étudiants en linguistique indo-européenne sur des faits de morphologie védique qui ont une incidence dans des questions de reconstruction indo-européenne. Dans le cas de questions controversées, on a donc mis l'accent sur l'argumentation des uns et des autres, et sur la « déconstruction » de certains arguments. En effet, on constate, dans ce domaine comme dans d'autres, que nombre d'auteurs élaborent des théories qui rendent compte de façon convaincante, voire brillante, d'un fait circonscrit, mais sans voir, ou plutôt en laissant de côté, les conséquences que peuvent avoir ces théories pour d'autres faits soumis à la reconstruction. La prise en compte de ceux-ci peut conduire à réviser de manière drastique certaines conclusions. Le point de départ concret était donné par la flexion nominale. Les désinences de base figurent dans le type athématique, alors que le type athématique a, pour certains cas, des désinences spéciales, qui sont en principe d'origine pronominales. L'influence mutuelle des noms thématiques et des thèmes pronominaux terminés par la voyelle thématique est avérée. Pour l'essentiel, il s'agit de faits connus. Mais les progrès de la philologie, notamment en ce qui concerne la comparaison des faits de l'indo-aryen ancien (védique) et de l'avestique, permettent de préciser plusieurs points. D'une manière générale, il est possible de reconstruire avec une grande précision l'état de l'indo-iranien, autrement dit de la proto-langue, ou langue commune, dont sont issus l'indo-aryen ancien et l'iranien ancien (avestique et vieux-perse). Cet état peut ensuite être comparé avec les données des autres branches de l'indo-européen ancien. On a donc repris l'examen systématique des désinences, dont les formes peuvent en outre varier en fonction des structures des paradigmes alternants dans le type athématique. On a présenté et examiné des contributions récentes à propos des désinences de pluriel : Jay H. Jasanoff, « **-bhi, *-bhis, *-ōis: following the trail of the PIE instrumental plural* », dans Jens E. Rasmussen et Thomas Olander (éd.), *Internal Reconstruction in Indo-European. Methods, results, and problems*, Copenhagen, 2009, p. 137-149 (dans les actes d'une section d'un colloque qui s'est tenu en 2003) ; H. Craig Melchert et Norbert Oettinger, « *Ablativ und Instrumental im Hethitischen und Indogermanischen. Ein Beitrag zur relativen Chronologie* », *Incontri Linguistici*, 32 (2009), p. 53-73. Comme l'indique explicitement le sous-titre de ce dernier article, ces deux études se situent dans un courant qui vise à tirer parti des faits de l'anatolien pour réévaluer la reconstruction du proto-indo-européen, contre la reconstruction classique qui privilégie l'indo-iranien et les langues classiques. L'idée dominante veut que l'anatolien se soit détaché

de bonne heure du tronc commun, et donc que toutes les autres langues, et en premier lieu l'indo-iranien et le grec, présentent des innovations. Ce qui vaut pour le système verbal (notamment selon Jay H. Jasanoff et quelques autres) vaudrait aussi pour le système nominal. L'idée que les désinences de cas « concrets » du pluriel soient issues pour partie d'anciens morphèmes adverbiaux ou de combinaisons de ces morphèmes avec des désinences, paraît en effet assez prometteuse. L'origine adverbiale peut expliquer que certains morphèmes ou éléments désinentiels sont indifférents au nombre. La porosité entre désinences de certains cas (locatif, ablatif, instrumental, datif) et formants adverbiaux s'observe dans l'histoire indépendante de plusieurs langues. Il est probable que les finales casuelles du pluriel étaient inégalement grammaticalisées en proto-indo-européen, bien qu'il faille reconstruire une liste assez définie de cas. Sur le plan fonctionnel, on se donne une certaine latitude en tirant parti de finales adverbiales dont le contenu ne peut pas toujours être défini de manière stricte.

Dans la suite de l'année, on a consacré plusieurs séances à deux autres problèmes : les désinences de nominatif-accusatif duel et la désinence de génitif pluriel. Comme on sait, il faut reconstruire pour l'essentiel trois morphèmes de nominatif-accusatif duel : $*-h_1e$ et $*-h_1$ pour le masculin (d'où $*-o-h_1$ dans le type thématique) et $*-ih_1$ pour le féminin et le neutre. Ce contraste se ramène en fait à une opposition entre animé et neutre, car la présence de $*-ih_1$ au féminin s'explique par le fait que les formes de ce dernier continuent en partie les finales en $*(e)h_2$ d'abstrait et de collectif (neutre), ou du moins résultent de l'homophonie secondaire du féminin et du collectif. En ce qui concerne la finale $*-ih_1$, on n'aurait pas de difficulté à l'extraire des pronoms thématiques, et précisément de l'ajout de $*-h_1(e)$ au collectif nom.-acc. $*tói$, conservé en anatolien, comme forme commune de nominatif masculin et neutre, comme l'a montré Jasanoff dans l'article (2009) cité plus haut. Dans les neutres, cette forme a été remplacée en dehors de l'anatolien par $*téh_2$, au nom.-acc., qui est en fait tiré de la flexion nominale ; corollairement, le nominatif pluriel $*tói$ est conservé dans la flexion pronominale du masculin de l'indo-iranien, et étendu à la flexion des noms thématiques dans d'autres langues (entre autres, grec, latin, tokharien). Une conséquence non aperçue de cette théorie serait que la finale $*téh_2$ de neutre est totalement indépendante de la formation du féminin du pronom démonstratif $*só/*tó-$, à savoir nominatif $*séh_2$ et thème $*téh_2-$. Cela confirme indirectement mon hypothèse (voir mon article du *BSL*, 106, 2011, p. 162 et 168 n. 73) que ce thème de féminin $*téh_2-$ provient d'une finale adverbiale, en l'occurrence du directif en $*-éh_2$. Recaractérisée comme directif par l'addition de $*-m$, la finale $*-ah_2m > *-ām$ explique un certain nombre de finales adverbiales qui n'ont aucun rapport avec le féminin : gr. $-ην$ (aussi dans $-δην$) lat. $-am$. En conséquence, on pourrait se demander si le collectif $*tói$, spécialisé pour le duel en regard du collectif de base $*tói$, ne s'était pas confondu, de façon purement phonologique, avec ce dernier en anatolien. Dans les autres langues, $*-ih_1$ extrait de ce duel fut ajouté à la nouvelle forme de neutre (collectif), d'où la finale $*-eh_2-ih_1$. En tout cas, il s'avère de plus en plus que le morphème de duel est un ancien suffixe de collectif, en fait analogue au suffixe $*(e)h_2$ de collectif qui s'est spécialisé pour donner la désinence de nom.-acc. du neutre pluriel. Une difficulté supplémentaire réside dans la forme de duel en $*-ōu$ qui est reflétée par le doublet $-au$ ($-āv$ en sandhi devant voyelle) du duel thématique en $-ā$ en védique, ainsi que par des formes de « deux » et « huit », numéraux

qui sont, au moins en partie pour le premier, fléchis au duel. On a passé en revue les solutions présentées dans les années récentes pour rendre compte de cette finale, qui ne doit pas être projetée en proto-indo-européen. Le meilleur bilan est procuré par Melanie Malzahn (« Die nominalen Flexionsendungen des idg. Duals », *Historische Sprachforschung*, 112, 2000, p. 204-226). Sa propre solution est de partir d'une combinaison du duel thématique en **-o-h₁* avec une forme du numéral « deux », alternativement d'une forme qui signifie la dualité. Ce n'est pas impossible. En revanche, la solution proposée par Matthias Fritz dans son ouvrage sur le duel (*Der Dual im Indogermanischen*, Heidelberg, 2011), qui consiste à prendre comme point de départ (p. 257) **dwoh₁-h₂u*, c'est-à-dire l'ajout de la particule **h₂u* au duel masculin « deux », n'est guère acceptable. La particule en question, reflétée par véd. *u* et gr. *αῦ*, signifie originellement « par ailleurs, d'autre part », et n'a pas de rapport évident avec la dualité ou la parité. De plus, la forme de véd. *u*, qui n'a pas de doublet non-syllabique, est contradictoire avec la réalisation *-āu* de la finale *-au* devant voyelle. Il reste loisible de se demander si la solution ne serait pas à chercher du côté de la phonologie, parce que d'autres finales en **-ō*, qui n'ont rien à voir avec le duel, présentent un doublet en **-ōu*, précisément au parfait de racines à voyelle longue finale, e.g. véd. *dadhāu* à côté de *dadhā*, de *dhā-* « poser, placer ». La solution proposée par J. H. Jasanoff (dernière formulation dans *Hittite and the Indo-European Verb*, Oxford, 2003, p. 62) a été désormais canonisée par Michael Weiss sous le terme de « Jasanoff's Law » (*Outline of the Historical and Comparative Grammar of Latin*, Ann Arbor - New York, 2009, p. 114 et 411). Je me contente ici de souligner le point principal, à savoir que la séquence finale **-ōHe* aurait donné, par un intermédiaire **-ōHə*, une séquence **-oHu*, avec réalisation du dernier phonème comme glide. Ce scénario comporte des points non démontrés, en particulier le rôle de l'accent dans le processus. Notons en passant que cette approche présuppose une sorte d'équation entre véd. *jajñāu*, parfait (1^{re} et 3^e sg. act.) de *jñā-* « connaître », et l'allomorphe **(g)nōu-* (*nōuī*, *nōuit*) du parfait latin de *nōscō*, *-ere*, qui serait au point de départ du perfectum latin en *-u-*, après réinterprétation de cet élément radical comme un suffixe. Indépendamment de ce problème, très débattu, et des solutions alternatives plus ou moins crédibles, on peut se demander si le développement originel n'est pas lié à une certaine laryngale, à savoir **h₃*, qui était présente (selon une interprétation des faits par un étymon **(H)oktōh₃*, cf. lat. *octō*, gr. *ὀκτώ*) dans le numéral « huit » (got. *ahtau*, véd. *aṣṭāu* en regard de *aṣṭā*) et dans une partie au moins des racines en cause (voir **ḡneh₃-* « connaître »). On a donc proposé une reformulation de la dite « loi de Jasanoff », qui ne revienne pas aux manipulations à la Martinet, et qui sera développée dans un autre contexte.

En ce qui concerne le génitif pluriel, l'indo-iranien, et notamment le védique, reflète une finale ancienne **-aHam*, contractée en **-ām*, mais avec un doublet scandé en deux syllabes, présupposant un hiatus consécutif à la chute de laryngale. Ce fait est largement accepté, bien que plusieurs détails méritent d'être éclaircis, en particulier la longueur des deux voyelles. Il apparaît que les données des hymnes védiques confirment que la seconde voyelle était brève. On pourrait donc transposer cette finale védique en indo-eur. **-e/oHom*. Une partie des langues indo-eur. reflètent une finale **-ōm*, qui doit s'expliquer par la contraction de **-oHom*. Une autre partie des langues présentent des finales qui ont été interprétées à partir de **-ōm* : sabellique

(ombrien), celtique (vieil-irlandais et gaulois), slave, vieux-prussien, et, selon Kortlandt, baltique oriental (lituanien et letton). Les partisans d'une reconstruction unique **-oHom* expliquent donc ces reflets apparents de **-ōm* par l'abrègement de **-ōm* (ou par d'autres développements), ce qui a donné lieu à de sérieuses controverses. Inversement, les partisans du génitif pluriel en **-ōm* expliquent les formes « longues », par la contraction relativement tardive de **-om* avec une finale du thème, **-o-om* ou **-ah₂-om*. En faveur du second modèle, il suffit de renvoyer à un article très complet de F. Kortlandt, dans *Lingua*, 45 (1978), p. 281-300. Il n'est pas possible de reprendre ici la bibliographie. Récemment, M. Kümmel a donné des arguments supplémentaires en faveur de la reconstruction **-oHom* (ou **-eHom*), voir « Zur Endung des Genitivs Plural im Indoiranischen », *Indogermanische Forschungen*, 118 (2013), p. 193-211. Il est douteux que cela modifie la position de l'autre camp, qui peut s'appuyer sur des arguments. Il faut reconnaître que la reconstruction de proto-indo-eur. **-om* repose sur l'hypothèse plausible que le génitif pluriel était exprimé, non pas par une désinence, mais par un adjectif dérivé d'appartenance au neutre, ce qui est effectivement documenté, voir arm. (gén.-dat.-abl. pl.) *-c' < *-skom* et les formes de génitif des pronoms personnels de pluriel (« nôtre » > « de nous », « vôtre » > « de vous ») en indo-iranien, cf. véd. *asmākam*, v. perse *amāxam*, av. *ahmākam*, véd. *yusmākam*, av. *yūšmakam*. Cette théorie cohérente, qui remonte en fait à Antoine Meillet (dans un court article de 1922), est résumée par exemple dans le manuel récent de R. S. P. Beekes (*Comparative Indo-European Linguistics. An introduction*, 2^e éd., Amsterdam - Philadelphie, 2011, p. 189, 200). Il est vrai qu'elle n'explique pas vraiment pourquoi, dans les langues qui présentent **-ōm*, ou la forme non contractée **-o(H)om*, cette finale est employée aussi bien par les noms athématiques que par les noms thématiques. Néanmoins, les partisans de l'autre modèle ne peuvent pas se contenter de la reconstruction de cette séquence complexe **-e/oHom* : il faut l'expliquer, donc identifier les morphèmes en cause. Idéalement, la théorie devrait aussi rendre compte de la forme **-ēN* vel sim. reflétée apparemment par le génitif pluriel *-e* du gotique, qui ne peut pas s'expliquer à partir de **-e/oHom*, et pour lequel F. Kortlandt a offert une solution indépendante (*Historische Sprachforschung*, 120, 2007, p. 237-240). La solution nouvelle devrait aussi inclure la notion que le premier élément de la désinence **-e/oHom* n'est pas la voyelle thématique. Je proposerais donc d'y voir une finale adverbiale d'ablatif **-em*, qui aurait alterné avec **-m* (cf. lat. *illim*, *exim* et hitt. *apin*, *zin* et pour la forme de base, gr. ἔνθεν), ajoutée à un suffixe (ou pseudo-suffixe) **-eh₃*, à valeur extractive ou partitive. La forme complète **-eh₃-em* aboutissait régulièrement à **-oHom*, alors qu'une forme alternative **-e/o* (sur la forme avec chute de laryngale) était sous-jacente à **-e-em* ou **-o-em > *-ēm*, laquelle rendrait compte directement de la forme gotique. Pour conclure trop rapidement, mon scénario explique plus de formes, avec une base fonctionnelle rigoureuse (identité de l'ablatif et du génitif), mais il exige aussi plus de reconstruction.

II. Il va de soi que les faits du tokharien commun, ancêtre des deux langues tokhariennes (A et B), ont été mis à contribution dans la première conférence, quand l'occasion se présentait. Dans l'enseignement consacré spécifiquement au tokharien, les séances ont été consacrées à la lecture de textes, après une brève introduction à

l'état présent de la tokharologie. On a choisi des textes assez longs et continus, qui permettent de voir l'ensemble de la morphologie et de la syntaxe, en plus du traitement des questions de phonologie historique et d'étymologie. Cette dernière dimension donne régulièrement lieu à des développements qui intéressent tous les étudiants en linguistique indo-européenne. On a préféré lire des textes en tokharien B, mais l'examen des morphèmes, et le cas échéant, des lexèmes, impliquait la comparaison systématique avec le tokharien A. En premier lieu, on a étudié un texte narratif, qui présente, comme d'ordinaire, des passages lyriques en vers : une feuille quasi complète du fonds Pelliot-Koutchéen (PK Nouvelle Série 32), qui contient un extrait de la légende du roi Ambara. Pour cette raison, le texte a longtemps été connu sous le titre d'*Ambara-Jātaka*, bien qu'il n'existe aucun *jātaka* ou *avadāna* qui ait ce roi pour héros dans le canon pāli. Ce personnage est aussi inconnu des recueils en sanskrit, du type *Divyāvadāna* ou *Jātakamālā*. Quoi qu'il en soit, cette légende suit le modèle des récits sur la générosité extrême d'un Bodhisattva, futur Buddha, qui n'hésite pas à donner tous ses biens, sa famille, et même à faire le sacrifice cruel de parties de son corps. Le héros est incarné par des rois ou princes aux noms divers (Viśvāntara, Araṇemi, Candraprabha, Śibi, Sarvaṃdada, etc.), mais il a dû exister une légende du roi Ambara dans la tradition des Sarvāstivādin (ou Mūlasarvāstivādin) dont dépend la littérature tokharienne. J'ai récemment publié une nouvelle édition, avec traduction et commentaire, de ce texte (*TIES*, 13, 2012, p. 211-243). La conférence a permis d'ajouter l'analyse linguistique. Le texte en question est écrit en ductus normal et dans la langue standard. Dans la seconde partie de l'année, pour informer les auditeurs sur l'histoire interne du tokharien B, on a étudié un texte en ductus archaïque, qui reflète un état de langue plus ancien : B 295 (= THT 295), tiré de la collection de Berlin, déjà publié, mais non traduit. Pourtant, ce texte figure, sous une forme scolaire, dans le manuel de tokharien (*Tocharisches Elementarbuch*, par W. Thomas avec W. Krause, t. II, Heidelberg, 1964, texte xxii, p. 61-62). Il est rédigé en mètre de 4 × 14 syllabes (rythme 7/7). Il s'agit d'un texte doctrinal en vers, composé d'une série de strophes sur la mort et sur le départ hors du cycle des renaissances (*samsāra*). Le lien entre ces strophes est relativement lâche, malgré l'unité générale du thème, en sorte que ce texte repose probablement sur une compilation de strophes prises à divers recueils antérieurs. On a pu en donner une traduction complète, qui sera publiée dans un autre cadre.